

ABC distribution / CINEMIEN
Designcenter De Winkelhaak
Lange Winkelhaakstraat 26
2060 Antwerpen
t. 03 – 231 0931
www.abc-distribution.be

presenteert / présente



Persmappen en beeldmateriaal van al onze actuele titels kan u downloaden van onze site:

Vous pouvez télécharger les dossiers de presse et les images de nos films sur:

www.abc-distribution.be

EL CLAN - synopsis

De nieuwe film van de Argentijnse regisseur Pablo Trapero (Crane World, White Elephant) vertelt het verbazingwekkende waargebeurde verhaal van een schijnbaar normale middenklasse familie die handelt in ontvoeringen, bedreigingen en moorden van de rijken.

Een megahit in Argentinië, gebaseerd op een even succesvolle televisieserie, die op zijn beurt weer gebaseerd is op een waargebeurd verhaal. De film ging in première in Venetië, en vertelt het verhaal van een Argentijnse familie die in de jaren tachtig mensen kidnapte en vermoordde wanneer ze geen losgeld kregen. De regisseur won de Zilveren Leeuw in Venetië voor Beste Regie.

Argentinië | 2015 | 108 minuten

Dans l'Argentine du début des années quatre-vingt, un clan machiavélique, auteur de kidnappings et de meurtres, vit dans un quartier tranquille de Buenos Aires sous l'apparence d'une famille ordinaire.

Arquimedes, le patriarche, dirige et planifie les opérations. Il contraint Alejandro, son fils aîné et star du rugby, à lui fournir des candidats au kidnapping.

Alejandro évolue au prestigieux club le Casi et dans la mythique équipe nationale, Los Pumas.

Il est ainsi, par sa popularité, protégé de tous soupçons.

El Clan s'inspire d'une histoire vraie, celle de la famille Puccio, et se déroule dans un contexte historique particulier. Ce sont les dernières années de la dictature militaire argentine juste avant le retour de la démocratie. Le film a déjà séduit deux millions et demi de spectateurs en Argentine, depuis sa sortie le 13 août 2015.

Argentine | 2015 | 108 minutes



EL CLAN - cast

Guillermo Francella	Arquímedes Puccio
Peter Lanzani.....	Alejandro Puccio
Lili Popovich	Epifanía Puccio
Gastón Cocchiarale	Maguila Puccio
Giselle Motta.....	Silvia Puccio
Franco Masini.....	Guillermo Puccio
Antonia Bengoechea	Adriana Puccio
Stefanía Koessl	Mónica

EL CLAN - crew

regisseur / réalisateur	Pablo Trapero
assistant regisseur / assistant réalisateur	Fabiana Tiscornia
scenario / scenario	Pablo Trapero
beeld / image	Julián Apezteguía
décors.....	Sebastián Orgambide
geluid / son.....	Vicente D'Elía
montage	Pablo Trapero
.....	Alejandro Carrillo Penovi (SAE)
muziek / musique.....	Sebastián Escofet
kostuums / costumes	Julio Suarez
componist / compositeur	Piet Swerts
muziek / musique.....	Mourad Belouadi
make up & kapsels / maquillage & coiffure	Araceli Farace
casting	Javier Braier
producenten / producteurs.....	Hugo Sigman
.....	Matías Mosteirín
.....	Augustín Almodóvar
.....	Pedro Almodóvar
.....	Esther Garcia
.....	Pablo Trapero



The history of the Puccio clan is but a single chapter in the sinister aftermath of Argentina's last military dictatorship. After seizing power in 1976, the military government went on to kidnap, torture and disappear some 30,000 "dissidents." Invoking the fight against communism and guerrilla warfare, the dictatorship committed countless crimes against humanity. The state terror regularly involved the theft of babies born to kidnapped women, the appropriation of victims' financial assets and scams to obtain money from their relatives. Ultimately, after a failed attempt to recover the Falkland Islands from England, the dictatorship ceded power to a democratically elected president in 1983.

Across Latin America, similar things were occurring: Fidel Castro's Cuba and President Allende's socialist government in Chile represented a threat to conservative elites, who openly supported the military forces that overthrew democratically elected leaders across the region.

In Argentina, this alliance between the military and conservatives laid the foundation for a powerful and perverse regime that waged its terror in broad daylight.

The clan led by Arquímedes Puccio began committing crimes in the last years of this dictatorship and then continued in the first years of the fledgling democracy. The archive material included in *The Clan* recreates the climate of these dark days, from the televised announcement by the dictator Leopoldo Galtieri that the country has lost the war against England to the first speech by Raúl Alfonsín, who was sworn in as president in December of 1983.

These two milestones are seen on television in the Puccio home and they mark both the move towards democracy as well as the beginning of the Puccios' downfall.

The transition from dictatorship to democracy was dependent on a whole series of events. These included Argentina's spiralling national debt, which devastated the country's economy—as discussed on a radio broadcast in Arquímedes's car—and the tension of the military officers as they ceded power, threatening the impunity the Puccio clan had previously enjoyed.

Shortly after taking power, the democratic administration created the National Commission on the Disappeared (CONADEP, its Spanish acronym) and ordered the trial of the military leaders. From the start, Alfonsín's government understood the need to bring the perpetrators of genocide to justice and to determine the fate of the disappeared.

Comprised of renowned national figures, the CONADEP gathered the testimonies of thousands of survivors of the country's concentration camps along with relatives of victims across the country, thus sketching a map of the horror. The final report, *Nunca Más* (Never Again), recounted the atrocities against the victims while providing the evidence needed to try the military officers for genocide—a legal process that established a global precedent. The presentation of this important report also appears at the beginning of the film, confirming that nothing in Argentina will ever be the same again.

El Clan revient sur quatre enlèvements retentissants, commis à Buenos Aires entre 1982 et 1985, s'inscrivant dans le cadre de ce qui deviendra « l'affaire Puccio ». Cette série d'enlèvements crapuleux, suivis de l'assassinat des victimes malgré le paiement des rançons est le fait d'un patriarche, Arquímedes Puccio, avec la complicité directe ou tacite de toute sa famille.

Alors que l'Argentine expérimente la démocratie après avoir subi de 1976 à 1983, une dictature militaire, le père, ancien homme de main des services de renseignement militaire, est mis en « chômage technique » par la fin de la dictature. Il intensifie alors ses activités parallèles de droit commun et planifie des enlèvements, ciblant deux chefs d'entreprise et deux connaissances de son fils aîné, Alejandro.

Celui-ci, célèbre rugbyman qui porte les couleurs d'un club emblématique, le Club Atletico San Isidro (CASI) et joue pour l'équipe nationale d'Argentine, participe aux forfaits, ce qui accroît l'effet de choc lorsque la police vient arrêter toute la famille dans leur maison de San Isidro, une banlieue chic et résidentielle de la capitale argentine. La plupart de ses camarades de rugby ont mis des années à admettre sa culpabilité, alors même qu'une des premières victimes des Puccio avait été un autre jeune rugbyman du CASI.

Daniel, son frère cadet, collabore aussi. Epifania, la mère, quant à elle, affiche une attitude passive et complice, allant jusqu'à rappeler à l'ordre Alejandro, quand il manifeste le désir de rompre avec la vie criminelle. Deux amis du père complètent l'organisation criminelle.

La manipulation du fils aîné par son psychopathe de père et ses tentatives pour échapper à son emprise sont au centre du film qui rappelle en guise d'épilogue que Puccio père fut condamné mais n'avoua jamais. Pendant ses longues années de prison il étudia le droit et à sa sortie devint avocat ! Il mourut à 84 ans, bien après ses victimes et la plupart des membres de sa famille.

Alejandro passera plus de vingt ans en prison avant de mourir peu après sa libération en 2008.

Quand avez-vous commencé à vous intéresser à ce terrible fait divers ?

J'avais 13, 14 ans lorsque cette histoire complètement folle a commencé de défrayer la chronique. Elle a tout de suite fasciné l'adolescent que j'étais. Les années passant, et à mesure qu'on découvrait des choses sur l'affaire - très opaque au début - j'avais l'intuition que ce serait un excellent point de départ pour un scénario. Les faits me trottaient d'ailleurs toujours dans la tête lorsque j'ai commencé mes études de cinéma et puis les événements et les rencontres m'ont conduit sur d'autres chemins. Pour autant, l'idée d'en faire « quelque chose » un jour ne m'a jamais quitté.

Après Elefante Blanco, vous étiez pourtant parti sur un projet tout-à-fait différent...

J'avais en effet un projet en anglais, un film que j'aurais tourné en Inde, d'après un roman de Vikas Swarup, l'auteur de Slumdog Millionaire. J'avais même commencé les repérages, avant que l'un des acteurs pressentis ne me fasse défaut. J'ai alors senti que j'étais mûr pour entreprendre El Clan.

Aujourd'hui le film est un succès en Argentine, comme dans nombre de ses pays voisins, et personne ne remet en cause sa légitimité. Au début pourtant, il semble que vous ayez dû batailler ferme pour en imposer le projet. C'est vrai. Il y a une petite dizaine d'années, lorsque j'ai commencé à dire que j'aimerais écrire sur l'affaire Puccio, beaucoup de gens, dans l'entourage de la famille, comme dans celui de leurs victimes, m'avaient prié de laisser tomber.

Quels étaient leurs arguments ?

Ce fut très troublant pour moi d'entendre par exemple les gens de leur district dire que les Puccio étaient « une famille ordinaire », des gens respectables en somme. Les enfants étaient parfaitement intégrés à la société. Alexandre par exemple était un rugbyman vedette dans notre pays, vainqueur des All Black au sein d'une sélection des meilleurs joueurs d'Amérique du Sud. La mère était enseignante dans un établissement assez classique. Quant au père, tout ce que certains pouvaient éventuellement retenir « contre lui » c'est qu'il était un maniaque de la propreté ; un obsédé du balai, qu'on le voyait passer tous les jours devant sa porte. Depuis, cette affaire, de par son caractère paradoxal, est devenue un cas d'école dans les universités qui enseignent la criminologie.

Que savait-on concrètement sur cette famille lorsque vous entreprenez la partie « enquête » de l'écriture ?

Très peu de choses. Surtout des choses fausses. Beaucoup de gens pensaient même que les Puccio avaient été certainement victimes d'une erreur judiciaire ; que cette famille « bien sous tous rapports », aurait été incapable de commettre une série de crimes pareils. Il y a encore aujourd'hui des gens pour le croire. Certains ont d'ailleurs refusé de me rencontrer pour m'aider à écrire cette histoire.

De quels éléments concrets disposiez-vous avant de commencer à tirer le fil de l'histoire ?

Il est sorti beaucoup de livres depuis, mais il n'en existait alors qu'un seul sur l'affaire et il ne couvrait les faits que jusqu'en 1980. Avec mon équipe, nous avons ainsi dû mener un travail de documentation de très longue haleine. Même au moment d'aller fouiller dans les journaux de l'époque : il nous a fallu les feuilleter un à un, puisqu'ils n'étaient même pas numérisés. En fait, on s'est retrouvés à faire du journalisme « old school » ; une véritable enquête de voisinage aussi, façon détective privé, en allant sonner à la porte des maisons voisines de celle des Puccio ; ou en rencontrant les copains du club de rugby d'Alejandro !

Avez-vous eu accès au dossier d'instruction ?

C'est même devenu notre base de travail la plus concrète. Dans la foulée, j'ai pu interroger les juges de l'enquête et même les familles des victimes. J'ai épluché les rapports de police, les minutes du procès, etc. En fait, ce fut un processus assez bouleversant pour moi.

Pourquoi « bouleversant » ?

De par la brutalité des faits décrits et leur caractère surréaliste, presque « irréel » j'ai envie de dire. En 2012 le père Puccio, qui avait passé déjà des années en prison, avait eu vent de mon projet et avait voulu me rencontrer. Il était toujours dans le déni et voulait que j'écoute sa version des faits. Il est mort cinq mois après.

Le film tourne le dos à une narration linéaire et commence par l'image d'une femme se débattant dans une chambre noire, sans qu'on ne sache rien de ce qu'elle vit.

L'idée était de partager avec le spectateur ce qu'avait été mon trouble à mesure que je découvrais l'ampleur dramatique de la vraie histoire. Au début, face à tant d'incohérences, j'étais très désorienté. Or je me suis dit que j'aimerais que les gens dans la salle éprouvent le même trouble ; qu'ils sortent de la zone de confort qu'on recherche habituellement lorsqu'on va au cinéma et découvrent l'histoire dans le désordre angoissant dans lequel, avec mon équipe, nous l'avons découverte avant eux. En filigrane, le film peut être vu aussi comme la radiographie d'une société terriblement inhumaine et atroce. Beaucoup d'autres « Puccio » sont aujourd'hui en liberté. Pour eux, la protection existe toujours.

Quelle période avez-vous choisi de faire revivre ?

Avant de peaufiner son business macabre, Arquimedes Puccio avait sévi en toute impunité pendant plus de dix ans : au début des années soixante-dix (avant donc la dictature militaire), agissant au sein d'un groupe d'extrême droite, il avait par exemple déjà été accusé de trafic d'armes, mais était resté en liberté. Il appartenait alors au Service Diplomatique de Perón et bénéficiait clairement de protections en haut lieu. J'ai préféré centrer le film sur les quatre enlèvements les plus connus, opérés entre 1982 et 1985. Une période charnière de notre histoire récente, car à cheval entre la fin de la dictature et le début de la démocratie.

C'est un film où la violence est omniprésente. Mais elle ne s'exprime pas de la même manière à l'intérieur de cette « maison des secrets » qu'à l'extérieur.

A l'extérieur, la violence est institutionnelle, le pays passe par différents soubresauts. Puis elle devient concrète pour les victimes pendant leurs enlèvements. A l'intérieur de la maison, j'ai envie de dire qu'elle est encore plus forte cette violence, car on y mesure ce que ce père a été capable d'imposer à ses enfants dans l'objectif de ne pas les voir ruiner son entreprise. C'est une violence qui se fait alors psychologique.

Devoir travailler sur un fait réel a-t-il modifié votre manière d'écrire ?

Forcément, car malgré tout le travail de recherche, des aspects manquaient à la construction du récit. Je ne savais pas par exemple en quels termes le père Puccio s'adressait à son fils pour le convaincre de l'assister dans ses crimes. Personne n'avait été là pour les entendre. Et pour ça, il m'a fallu me projeter, l'imaginer. Et cet aspect-là, je l'ai écrit seul, fort de toute la matière que j'avais assimilé.

S'il fallait définir le genre du film ?

Je dirais qu'il s'agit d'un mélange entre mélodrame et thriller, avec des emprunts au film de genre. Et puis j'ai tenté d'y glisser en plus de petits clins d'œil au cinéma de Buñuel.

Vous avez confié le rôle de l'effrayant patriarche à Guillermo Francella, un acteur surtout très apprécié et connu dans le pur registre de la comédie. Un sacré contre-emploi !

C'est un acteur immense. Je craignais qu'il refuse de camper le méchant du film. Mais à ma grande surprise il m'a tout de suite dit oui, très excité par cette idée. D'autant qu'il avait habité non loin du quartier où s'étaient déroulés les faits et qu'il faisait partie au départ des gens persuadés que Puccio avait été la victime d'une méprise. C'est très vite devenu passionnant de travailler avec lui à la composition du chef de Famille. Il a trouvé sa voix propre.

Peter Lanzani, très populaire à la télévision comme acteur et comme chanteur au sein d'un groupe, est lui aussi un choix surprise.

Mon choix pour lui s'est décanté durant les essais. Comme Alejandro, il a lui aussi pratiqué le rugby, ce qui a représenté un plus durant les scènes de matches.

Comment expliqueriez-vous aujourd'hui le succès du film dans votre pays ?

C'est toujours un exercice périlleux et il est sûr que je ne m'imaginais pas réaliser plus d'entrées en Argentine que le nouveau Mission Impossible ! Disons que le script est suffisamment riche en détails pour permettre d'apprendre des choses même à ceux qui croyaient connaître cette histoire.

Et les autres, ceux qui y étaient étrangers ?

Les autres sont sans doute entrés dans le récit à travers la relation entre ce père et son fils. Aussi ambiguë qu'elle soit, elle est le cœur émotionnel du dispositif. Tout le monde, je crois, peut lire cette histoire à l'aune du face-à-face qu'ils se livrent sous nos yeux. C'est un sujet universel. Et il rend le film autonome de ce qu'on est censé savoir de l'affaire.



PABLO TRAPERO

Pablo Trapero debuteerde als regisseur in 1999 met de film *Mundo Grúa*. De 16mm-film in zwart-wit was een mijlpaal in de Argentijnse cinema en moedigde tientallen jonge regisseurs aan tot het maken van hun eerste film. *Mundo Grúa* werd voorgesteld in Venetië, en oogstte daarna ook op andere internationale festivals lovende kritieken.

In 2002 volgde zijn tweede film, *El Bonaerense*, deze werd voorgesteld in Cannes in de sectie *Un Certain Regard*, en werd opnieuw op veel lof onthaald door pers en publiek. Datzelfde jaar richtte hij zijn eigen productiefirma op, *Matanza Cine*, door welke hij niet alleen zijn eigen films maar ook die van andere Argentijnse en Latijns-Amerikaanse cineasten produceerde.

Hij regisseerde *La Familia Rodante*, de openingsfilm van het Internationale Filmfestival van Venetië, en daarna *Nacido y Criado* en in 2007, *Intersecciones*, een documentaire. In 2008 werd zijn *Leonera* opgenomen in de Officiële Competitie op het Filmfestival van Cannes. *Carancho* werd dan weer geselecteerd voor de sectie *Un Certain Regard* in 2010.

In 2012, was Pablo Trapero door twee films vertegenwoordigd op het Filmfestival van Cannes in de sectie *Un Certain Regard* : *Elefante Blanco* en één van de hoofdstukken van *7 días en La Habana*.

Pablo Trapero débute sa carrière en 1999 avec la sortie de son premier film *Mundo Grúa*. Ce film 16 mm en noir et blanc a été un point de rupture dans le cinéma argentin et a encouragé des douzaines de jeunes réalisateurs à se lancer dans leur première réalisation. *Mundo Grúa* a été présenté à Venise, récoltant récompenses et acclamations critiques dans les festivals du monde entier.

En 2002 son second film, *El Bonaerense*, présenté à Cannes dans la section *Un Certain Regard* est à nouveau salué par la critique et le public. Cette même année, il crée sa propre structure de production, *Matanza Cine*, avec laquelle il produit ses propres films mais aussi ceux d'autres cinéastes argentins et latino-américains.

Il tourne *La Familia Rodante* qui a fait l'ouverture du Festival du Film de Venise, puis *Nacido y Criado* et en 2007, *Intersecciones*, long-métrage documentaire. En 2008, *Leonera* est présenté en Compétition Officielle à Cannes. *Carancho* est quant à lui sélectionné dans la section *Un Certain Regard* en 2010.

En 2012, Pablo Trapero présente deux films au Festival de Cannes dans la section *Un Certain Regard* : *Elefante Blanco* et un des chapitres de *7 jours à La Havane*.



GUILLERMO FRANCELLA - ARQUIMEDES

Bij ons vergaarde Francella bekendheid in 2010 met zijn vertolking in *El Secreto de Sus Ojos*, winnaar van de Oscar voor Beste Niet-Engelstalige Film, maar in Argentinië is hij al veel langer een gevestigde waarde. Midden de jaren '80 debuteerde hij op televisie in het komische genre.

Hij is in 1955 in Buenos Aires geboren en is vandaag de dag een grote ster in zijn land, die in alle genres schittert, van komedies tot drama's, van een one man show tot het meer klassieke theater. *El Clan* is zijn eerste samenwerking met Pablo Trapero.

Si les spectateurs français ont pu le découvrir en 2010 pour son rôle dramatique dans le très remarqué *Dans ses yeux*, (*El secreto de sus ojos*), Oscar du Meilleur Film Etranger, Guillermo Francella est depuis longtemps une vedette confirmée en Argentine. C'est au milieu des années quatre-vingt qu'il fait des débuts remarquables à la télévision, dans le registre du comique qui établira sa notoriété.

Né en 1955 à Buenos Aires, Guillermo Francella est aujourd'hui, dans son pays, une star qui excelle dans tous les registres ; du comique au dramatique comme du one man show au théâtre plus classique. *El clan* est sa première collaboration avec Pablo Trapero.

PETER LANZANI - ALEJANDRO

Peter Lanzani is in 1990 in Buenos Aires geboren en zette zijn carrière als rugbyspeler stop om zich te kunnen concentreren op zingen en acteren.

In Argentinië wordt hij beschouwd als een grote televisiester na zijn optreden van 2007 tot 2010 in de meest populaire televisieserie aller tijden in Argentinië, *Casi Angeles*. ZO werd hij ook lid van de muziekgroep *Teen Angels*, immens populair in Argentinië, Spanje, Israël en het grootste deel van Latijns-Amerika.

El clan is zijn tweede optreden op het witte doek nadat hij eerder al meespeelde in de film *Teen Angels : El adios* (2013), waarin hij zichzelf speelde.

Né en 1990 à Buenos Aires, Peter Lanzani est à l'origine un joueur de rugby qui a mis un terme à sa carrière professionnelle pour se consacrer à la chanson et au cinéma.

Il est considéré dans son pays comme une idole du petit écran suite à sa participation, de 2007 à 2010, à une des séries les plus populaires de tous les temps en Argentine, *Casi Angeles*, qui lui a valu de rejoindre le groupe musical *Teen Angels*, immensément populaire en Argentine, en Espagne et Israël, comme dans une bonne partie de l'Amérique latine.

El clan est son second rôle au cinéma après sa participation au film *Teen Angels : El adios*, en 2013, où il jouait son propre rôle.





THE PUCCIO CLAN / LE CLAN PUCCIO

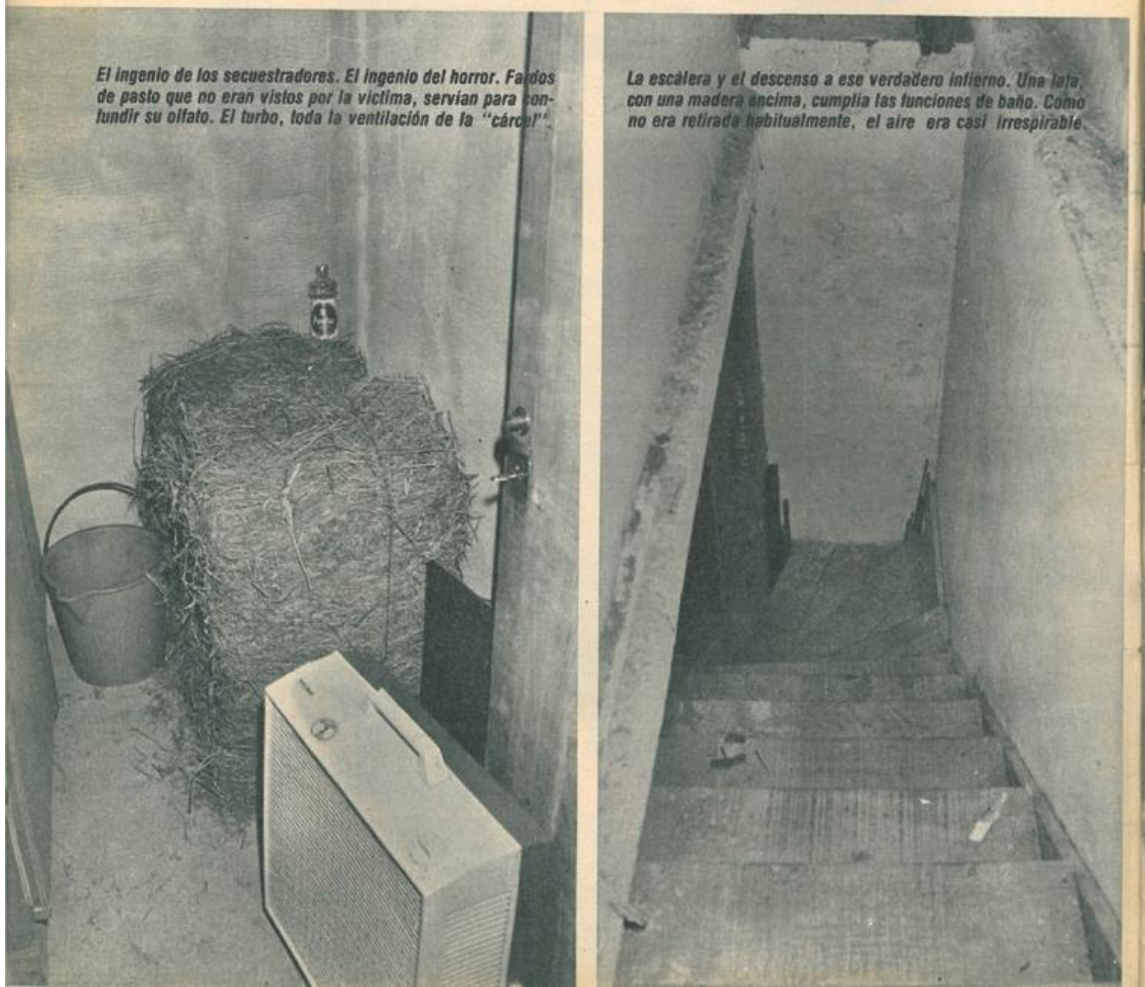
The incredible story of the San Isidro family accused of kidnapping. The home. The basement. The secret prison. The father. The wife. The rugby playing son. This is how they lived. This is how they got along. All in this special report. / L'histoire incroyable de la famille de San Isidro accusée de kidnappings. Découvrez la maison, le sous-sol, la prison secrète. Découvrez le père, l'épouse et le fils aîné rugbiman. Comment ils vivaient et comment ils s'organisaient. Tout cela dans un numéro spécial avec nos photos exclusives



This is the inside story of the Puccios, the San Isidro family accused of kidnapping Nélida Bollini de Prado. Their house. The jail they had in the basement. The relationship between the father and his children. An exclusive interview with Mónica Sovik —the girlfriend of Alejandro, the CASI rugby player— after she was freed. All about this new and surprising case of kidnapping in Argentina.

LA CARCEL DE LOS PUCCIO

En el sótano, bajo la apariencia de una casa normal estaba el horror. Doce escalones, clavados improvisadamente, llevaban a un cuarto en el que se apilaban botellas vacías y herramientas. Un armario con pequeñas ruedas para desplazarlo tapaba la puerta de la "cárcel": una pieza de tres metros cuadrados, las paredes empapeladas con diarios, con una lata que hacía las veces de baño y sin respiración.

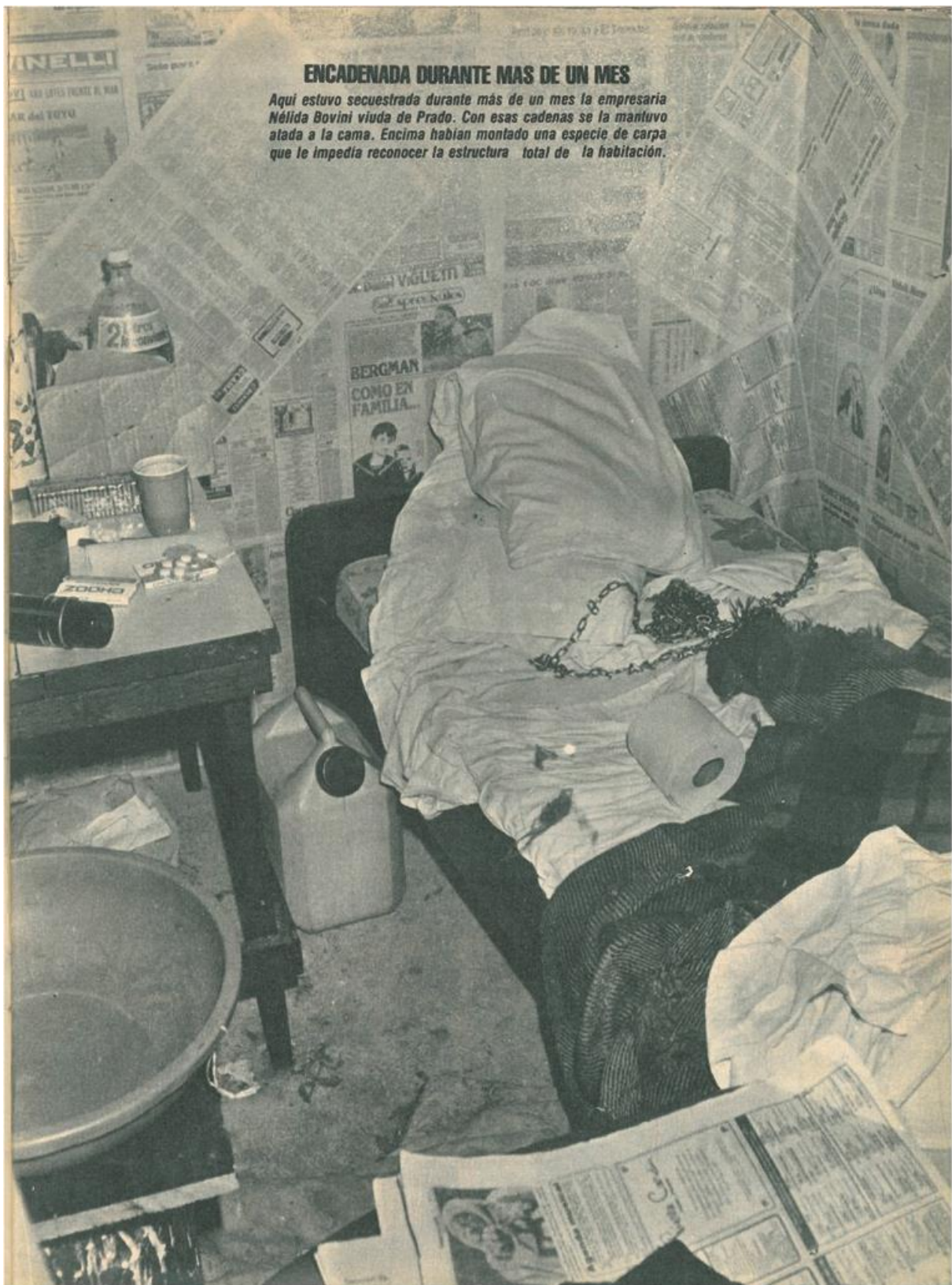


El ingenio de los secuestradores. El ingenio del horror. Fardos de pasto que no eran vistos por la víctima, servían para confundir su olfato. El turbo, toda la ventilación de la "cárcel".

La escalera y el descenso a ese verdadero infierno. Una lata, con una madera encima, cumplía las funciones de baño. Como no era retirada habitualmente, el aire era casi irrespirable.

THE PUCCIO PRISON / LA PRISON DES PUCCIO

In the basement, horror beneath an otherwise normal house. Twelve stairs nailed into place led to a room filled with empty bottles and tools. A closet on wheels served as the doorway into the "cell": a 32-square foot room with no air circulation. The walls were covered with newspapers and a can served as a toilet. The ingenuity of the kidnappers. Bales of hay outside the victim's cell to make them believe they were in the countryside. An electric fan was the only ventilation inside the "prison." The stairs down into hell. A can with a plank on top served as a toilet. Since it wasn't cleaned out regularly, this made it nearly impossible to breathe. / Dans une maison d'apparence normale, on découvre l'horreur au soussol. L'escalier, douze marches qui descendent en enfer, mène à une pièce remplie de bouteilles vides et d'outils. Une armoire sur roulettes cache une porte vers la « cellule » : une pièce de 3 m2 sans aucune aération si ce n'est un simple ventilateur électrique. Les murs sont tapissés de journaux. Il y a un seau recouvert d'une planche qui sert de toilettes. Comme il n'est pas nettoyé tous les jours, l'air est irrespirable. Il y a quelques bottes de foin aussi ; disposées pour faire croire à la victime qu'elle est à la campagne !



ENCADENADA DURANTE MAS DE UN MES

Aquí estuvo secuestrada durante más de un mes la empresaria Nélida Bovini viuda de Prado. Con esas cadenas se la mantuvo atada a la cama. Encima habían montado una especie de carpa que le impedía reconocer la estructura total de la habitación.

CHAINED UP FOR OVER A MONTH / ENCHAÎNÉE PENDANT PLUS D'UN MOIS

This is where businesswoman Nélida Bollini de Prado was held for over a month, chained to the bed. On top of it, a sort of tent had been put up to keep her from gauging the layout of the room. / C'est ici que la femme d'affaires Nélida Bollini de Prado a été séquestrée pendant plus d'un mois, enchaînée au lit. Au-dessus du lit, il y a une espèce de tente (faite en toile de jute) qui l'empêchait de voir la disposition de la pièce.



Vecinos de la zona de San Isidro señalan lo que sería el respiradero del sótano donde los Puccio habían construido la cárcel de sus secuestros.

El portón de entrada a la casa de los Puccio. Tenían dos camionetas. En una de ellas —hoy en poder de la policía— habían realizado el secuestro.



Locals from San Isidro point out the vent to the basement where the Puccios had constructed a prison for their kidnapping victims. The iron gate into the Puccio home. They owned two trucks. One of them, now in police custody, was apparently used to kidnap their victim. / Des habitants de San Isidro montrent le soupirail du sous-sol dans lequel la famille Puccio a construit une cellule. Le portail en fer forgé de la maison des Puccio. Ils ont deux 4x4. L'un d'entre eux, actuellement entre les mains de la police, aurait servi à l'enlèvement.

EL NEGOCIO DE LOS PUCCIO

El negocio de artículos náuticos que los Puccio tenían en pleno centro de San Isidro y que atendía Alejandro, el Puma. Al lado, tenían la cárcel. Sorprendente, increíble: es un lugar demasiado transitado y visible.



LA CASA DE LOS PUCCIO

Martín y Omar 544. Pleno centro de San Isidro.

Aquí viven los Puccio. Aquí tienen —en la esquina— el negocio de artículos náuticos. Al lado, el portón de entrada a la casa. Por allí ingresaba la combi que habrían utilizado para el secuestro de la señora Néilda Bovini viuda de Prado. Allí adentro, en un sótano, tenían lo que se dio en llamar “la cárcel de los Puccio”. La justicia trata de precisar ahora si otros secuestrados reconocen la casa de San Isidro.

Imagen del patio de la casa de los Puccio en San Isidro. Aquí estacionaban sus camionetas. Los vecinos no dudan de la inocencia del rugbier.



THE PUCCIO HOME / LA MAISON DES PUCCIO

Martín y Omar 544. Downtown San Isidro. This is where the Puccios lived. On the corner was their nautical sports store. Next door, the iron gateway into the house. That's where the van supposedly used to kidnap Néilda Bollini de Prado pulled in. Once inside, down in the basement was the spot now known as “the Puccio jail.” Investigators are now trying to determine whether other kidnapping victims recognize the San Isidro home. A shot of the patio of the Puccio home in San Isidro. This is where they parked their vehicles. The neighbours swear the rugby player is innocent. / L'adresse : Martin y Omar 544. Au centre ville de San Isidro. C'est là que la famille Puccio habite. Au coin de la rue se trouve leur magasin d'articles de sports nautiques. Juste à côté, le portail en fer forgé par lequel on accède à la maison. C'est par là que le 4x4 ayant servi à enlever Néilda Bollini de Prado serait entré. Une fois dans la propriété, au sous-sol de la maison, on découvre « la prison Puccio ». Les enquêteurs essaient de déterminer si d'autres victimes de kidnapping reconnaissent la maison.

EL CLAN PUCCIO

La puerta de la cocina de los Puccio se abrió violentamente. Y un grito áspero y ronco quebró el silencio de la noche sanisidrense, de ese viernes 23 de agosto cálido y casi primaveral. "Contra la pared, contra la pared", aulló un hombre de campera de cuero y pelo largo y rubio hasta la cintura. En sus manos tenía una ametralladora corta. Alejandro Rafael Puccio —26 años, rugbier del CASI y ex de Los Pumas— no tuvo tiempo de nada. Solo atinó a estirarle la mano a su novia. Los dos estaban temblando. Mónica Sürvick —21 años, rubia y de pelo lacio, cara de nena y maestra jardinera— ahogó un grito y corrió hacia la mesada. "Nos asaltan, nos asaltan, Dios mío, ¿qué es esto?". Y fueron sólo segundos cuando el patio de la casa estilo colonial, en las calles Martín y Omar y 25 de Mayo de San Isidro, se llenó de pisadas, de gritos, de hombres, de órdenes ininteligibles. El hombre rubio atinó a mostrar una orden de allanamiento y antes de que Alejandro pudiera preguntar por qué, tiró sus brazos hacia atrás y le puso las esposas en las muñecas. "No, no se lo lleven, no me dejes, Alex", gritó Mónica. Pero Alejandro ya estaba de espaldas en el patio y mientras lloraba le decía a la policía: "Soy inocente, soy inocente, yo no sé nada, llamen a mi amigo Polo, yo no sé nada".

Eran exactamente las diez y doce minutos cuando Mónica se enteró de la verdad. Eran las diez y doce minutos cuando Alejandro —con ojos brillantes y moviendo la cabeza, como si no pudiera creerlo— vio cómo algunos hombres sacaban del sótano de su casa a una señora (de pollera y botas marrón, camisa blanca) que casi no podía mantenerse en pie, que lloraba y se reía y que repetía temblorosamente "¿Acaso sí?, ¿acaso estoy libre?". que tenía su piel transparente y parecía una anciana de ochenta años. Eran exactamente las diez y doce minutos cuando un oficial de la Brigada de Investigaciones de la Provincia de Buenos Aires —divi-

sión Antisecuestros— le dijo a Mónica: "Aquí estuvo secuestrada una señora durante 36 días". Eran exactamente las diez y doce minutos cuando un policía de Defraudaciones y Estafas de la Federal le dijo a Alejandro, que no dejaba de llorar: "Cálmate nene, cálmate, ahora no digas nada, pensá sólo que hoy terminó una pesadilla".

La pesadilla había terminado, sí. Para la señora Nélica Bovini, viuda de Prado —58 años, empresaria, dueña de varios locales en la avenida Independencia



La mesa de trabajo de sótano. Lo último "visible" de la casa. A sólo unos centímetros a la derecha: el ropero y detrás la puerta hacia el horror.

y de la agencia de automóviles Tito y Oscar—, había terminado exactamente cuando dos de los cuarenta y cinco hombres que intervinieron en el operativo le quitaron las gruesas cadenas que ataban sus muñecas al respaldo de la cama, la ayudaron a levantarse de ese colchón húmedo, le quitaron esa sola frazada debajo de la cual estaba tiritando, para terminar así con sus 36 días de cautiverio y martirio.

Con los doce automóviles rodeando la casa amarilla de los Puccio, los vecinos de San Isidro, sorprendidos, empezaron a acercarse. "Los asaltaron a los Puccio", decían todos. Nadie podía sospechar el horror. Era una familia conocida, de años, bien. El padre, Arquímedes Puccio (56 años), ex funcionario, ex diplomático, contador público nacional. La mamá,

Epifanía Angeles Calvo (53), profesora de contabilidad en la Escuela de Enseñanza Media y Técnica N° 1 de Martínez. La hermana, Silvia Inés (25), profesora de pintura y dibujo —recibida en la Escuela de Artes Visuales de San Isidro y en Bellas Artes— en el colegio María Auxiliadora. Con uno de los hermanos, Alejandro Rafael (26), dueño de "la mejor casa de windsurf y artículos de esquí de la zona" —un negocio que se llama Hobby Wind y que está debajo de la casa— y conocidísimo wing 3/4 del CASI y ex in-

están acusados de secuestro. Fernando e Ignacio Farot, testigos y que firmaron las actas policiales, dicen lo que vieron: Nos mostraron el sótano, con esos fardos de pasto húmedo y con un ventilador enfocándolos. ¿Qué es esto? les dijimos. Y ellos nos contestaron que con eso le hacían creer que estaba en el campo, porque olía a pasto húmedo. Vimos una caja de zapatos con un paquete de galletitas a medio vaciar, una bolsita de té, un poco de mate: ahí le daban de comer. Y detrás de un gigantesco ropero que se cerraba y al abrir una puerta estaba "la cárcel" vimos esa mesita de luz que parecía llena de remedios y las cadenas en la cama. Ahí, donde sólo aparentaba ser un sótano para guardar herramientas y pinturas, había estado prisionera una mujer... Pensar que el señor Puccio nos había dicho que construía un sótano así de grande porque quería hacer un frigorífico para la rotisería "Los Naranjos", que tenía hace unos años. El lugar estaba lleno de botellas de buen vino, como 400.

Después nos hicieron firmar papeles y papeles. Ahí fue que leímos las listas de posibles secuestrados y vimos unos paquetes de cigarrillos que estaban abiertos y vacíos y que aparentemente servían para que en ellos manden los mensajes. Vimos revistas con notas relacionadas con subversión y derechos humanos subrayadas en tres colores diferentes. El libro Nunca Más y un especie de "manual del secuestrador" o algo así, donde daban detalles de cómo secuestrar. Vimos cuatro pasaportes del padre y un documento falso. El policía vino y me mostró una cédula; me dijo: "¿Conocés a este hombre?". Y era la cara del señor Puccio, pero el apellido era Rocca.

Eduardo Cortés Echenique, otro de los testigos, también está sorprendido: "A la señora la hacían hacer sus necesidades

tegrante de Los Pumas. Con otro de los chicos, Daniel "Maquila" Puccio (23), jugador del tercer equipo del CASI y el "divertido" de la familia. O Guillermo —el menor de los varones—, que también era un fanático deportista y que ahora está en Nueva Zelanda "porque de ahí no lo quieren largar, porque es un capo como rugbier". O Adriana, la menor, de 14 años, que hacía sólo veinte días que había vuelto de vacaciones en Mendoza con su madre y era una amiga inseparable. Nadie podía sospechar esa otra realidad: la de un secuestro extorsivo que había empezado 36 días antes y en el cual los secuestradores habrían negociado desde una suma de cinco millones de dólares hasta aceptar finalmente sólo doscientos cincuenta mil.

Hoy, martes 27, los Puccio

PHOTO: The basement workbench. The last "visible" area of the house. Just a few inches to the right was the closet and behind it, the doorway into horror.

The door to the Puccios' kitchen swung open violently and a rough, husky voice interrupted the silent night. It was Friday, August 23rd, a warm night that felt like spring in San Isidro. "Up against the wall! Up against the wall!" yelled a man with a leather jacket and long blond hair down to his waist. He was holding a submachine gun. Alejandro Rafael Puccio —age twenty-six-, a rugby player for CASI who used to play for the Pumas—had no time to react. All he managed to do was take his girlfriend's hand. Both of them were shaking. Mónica Sürvick —age twenty-one-, with straight blond hair, a little girl's face and a kindergarten teacher—stifled a cry and ran towards the counter. "It's a robbery! Oh my God, what is this?"

And in just a few seconds, the patio outside the colonial style home on the corner of Martín y Omar and 25 de Mayo, San Isidro, was filled with stomping boots and men shouting incomprehensible orders. The blond man who had entered first flashed a search warrant and before Alejandro could even ask why, the blond had him in handcuffs. "No, don't take him away, don't leave me, Alex!" yelled Mónica. But Alejandro was already lying face down on the patio and as he cried, he kept telling the police, "I'm innocent. I don't know anything. Call my friend Polo. I don't know a thing."

It was exactly 10:12pm when Mónica found out the truth. It was 10:12pm when Alejandro—with teary eyes, and shaking his head as if he couldn't believe it watched as several men helped an older woman dressed in a brown skirt, boots and a white blouse up out of the basement. The woman could just barely stand, and she alternated between crying and laughing as she repeated in a shaky voice, "Is this real? Am I really free?"

Her skin was nearly transparent and she looked about 80 years old. It was exactly 10:12 pm when an officer from the Kidnapping Investigations Department of the Province of Buenos Aires told Mónica, "A woman was held captive here for thirty-six days." It was exactly 10:12pm when a policeman from the Fraud and Embezzlement Department of the Federal Police consoled Alejandro, who couldn't stop crying: "Calm down, kid, calm down. Don't say a word now. Just think that today, the nightmare is over."

The nightmare was over, yes. For Mrs. Nélica Bovini de Prado —age fifty-eight-, businesswoman, owner of several stores on Independencia Avenue and the Tito and Oscar car dealership —it was over exactly when two of the forty- five men involved in the sting removed the thick chains that had bound her to the bed. They pulled off the one blanket that was covering her and helped her up from the damp mattress, thus ended her thirty-six days of captivity and suffering.

When the twelve cars surrounded the Puccios' yellow house, the neighbours, startled, began coming out of their houses to see what was happened. "The Puccios were robbed," everyone said. No one could have suspected the horrific truth. They were a family everyone knew, one that had lived there for years, a well-to-do family. The father, Arquímedes Puccio (age fifty-six), a former public servant, former diplomat and public accountant. The mother, Epifanía Angeles Calvo (age fifty-three), an accounting professor at a public high school in Martínez. The sister, Silvia Inés (age twenty-five), a fine arts teacher —with a degree from the School of the Visual Arts in San Isidro, and another from the School of Fine Arts— at a private Catholic school. One of the brothers, Alejandro Rafael (age twenty-six), owner of "the best windsurf and ski store in town," (the store, Hobby Wind, was located beneath the house) and $\frac{3}{4}$ back of the CASI rugby team after stint playing for the Pumas. Another brother, Daniel "Maguila" Puccio (age twentythree), a third division CASI player and the "fun one" in the family. Or Guillermo —the youngest of the brothers— and another serious sports player who is now in New Zealand, "because they didn't want him to leave [New Zealand] because he's such a great player." Or Adriana, the youngest, age fourteen, who had returned just three weeks ago from a vacation to Mendoza with her mother, with whom she had a very close relationship. No one could have suspected this parallel reality: that of a kidnapping for ransom that had begun thirty-six days earlier. The kidnappers were initially demanding five million dollars but they had been negotiated down to just two hundred fifty thousand.

Today, Tuesday August 27th, the Puccios are accused of kidnapping. Fernando and Ignacio Farot, eye-witnesses who signed the police report, shared what they saw: "They showed us the basement, with damp bales of hay and a fan. 'What's this?' we asked. And they told us that the hay was to make their victims think they were in the countryside because the smell would throw them off. We saw a shoebox with a half empty package of cookies, a tea bag, a little mate: this is where she was fed. And behind this huge closet on wheels, a door opened into 'the prison.' We saw a tiny nightstand piled with medicine and chains on the bed. Down there, which looked like a basement where just tools and paint was stored, a woman had been held prisoner... And to think that Mr. Puccio had told us he was building this big basement because he wanted a cold storage unit for the takeout food place 'Los Naranjos' that he ran a few years back. The place was filled with bottles of good wine, maybe four hundred of them."

"Then they made us sign a ton of papers. That's when we read the list of other possible victims and we saw some packs of cigarettes that were open and empty and which they apparently used to send messages. We saw magazines with articles about the guerrilla warfare and human rights underlined in three different colours.

The book *Nunca Más* was there along with a sort of 'Kidnappers Manual' that detailed how to carry out a kidnapping. We saw four different passports belonging to the father and one false document. The policeman came over and asked, 'Do you recognize this man?' And it was Mr. Puccio's face but the last name on the card was Rocca."

en dos baldes y tenía un frasquito de desodorante de ambiente, pero te aseguro que el olor allí era tan terrible, todo era tan sórdido, que ningún relato, por más terrible que sea, me va a quitar la impresión que tuve al entrar. Era un cuartito armado, de un metro y medio por dos y medio, con un techo de arpillera y diarios en las paredes. Ellos tenían un conejo y un perro. Y ni el conejo debe haber vivido en esas condiciones. . ."

El señor Lutemberg, dueño del quiosco Populis —justo frente a la casa y donde Alejandro siempre compraba dos alfajores y algunos bocaditos para su novia—, dice sorprendido: "El señor Puccio tenía una costumbre rarísima, que era la de barrer la vereda a cualquier hora. Salía con su escoba cada media hora, y cuando yo cerraba el quiosco, aunque fuera a las dos de la madrugada, él a veces seguía barriendo. Una vez hasta cruzó a barrerme mi vereda y me dijo: 'Hay que ser buen vecino y cooperar, ¿no le parece? Sin la ayuda de todos los vecinos nada se puede hacer para mantener lindo a San Isidro'. Hasta me pintó el poste de luz, porque decía que estaba feo". Luc Chielens, encargado de la estación de servicio YPF —donde cargaban la nafta del Ford Falcon gris del padre, la pick-up F-100 de Alex y la combi Mitsubishi amarilla y con cortinitas (que este año le había regalado Arquímedes a Daniel y en donde padre e hijo, con ayuda de un señor Guillermo Laborde, habrían secuestrado a la señora de Bovini)—, y sus empleados que conocían a los rugbiers "de años y años", comentan incrédulos: "Puccio parecía un señor algo maniático, se asomaba siempre por la ventanita de su oficina y miraba todo lo que pasaba en la calle ante el menor ruido. Era un hombre estricto y formal. Le gustaba vestirse bien, usar corbata, era poco sociable y en el barrio lo apodaban Cu-cu (por-

que miraba a cada rato por la ventana) o Bernardo, porque se parecía al amigo sordo de El Zorro. Pero era un hombre de su casa, del barrio, que se pasaba hablando de cómo se debía colaborar y cómo le importaba el futuro de su hija menor. Siempre decía: 'La chiquita es la que me queda a cargo, los otros ya se me hicieron grandes y se van a ir, pero de Adrianita me tengo que ocupar yo'. Nos parece imposible que sea cierto".

A los que les parece aún más imposible es a los compañeros



de rugby de Alejandro. No sólo hicieron una misa, el lunes a las siete y media de la tarde, en plena intimidad dentro del club CASI, sino que dijeron con ojos llorosos: "Ponemos las manos en el fuego por Alejandro, él no tiene nada que ver". Luis Varela, su entrenador, sentencia: "Yo voy a ser consecuente con mi amigo hasta que una confesión no marque que estoy equivocado. El es inocente y por eso lo apoyamos a muerte". Guillermo Cacho Barone, su mejor amigo, comenta: "El domingo pasado todos estábamos mal en los vestuarios, no podíamos creerlo. Pero Ale no fue, por eso fuimos hasta la cárcel a llevarle comida, le compramos unos slips, algunas cosas, y le enviamos una remera del club con nuestras firmas para que sepa que estamos con él a muerte". Fernando Benegas, entrenador de los menores de

21 en el CASI, dice llorando: "Poné que Alejandro era queridísimo, que era bueno, que lo usaron. Que el tenía el negocio por separado y no trabajaba con su padre, que no sabía nada. Te juro que casi no vivía en esa casa. El año pasado conviví con él cuarenta días cuando tuvo hepatitis, y estuve en esa casa y sé que para él era una pensión. Iba sólo a dormir. Estaba súper con su negocio y esto le debe haber caído como un mazazo, igual que a nosotros". Y lo mismo dicen Florencio Varela, José Beccar Varela,

Arquímedes Puccio: dicen que era riguroso y severo con sus hijos y muy poco sociable.

Jorge Alen, Daniel Sanés, todos los compañeros del CASI: "Alex no fue, él vivió engañado". También dijo lo mismo Mónica, su novia. En su casa de Boulogne, con una fuerza difícil de creer en una chica de 21 años que estuvo dos días detenida (o demorada) por un secuestro, nos dice con ojos brillantes: "Hace tres años que conozco a esa familia, que estoy de novia con Alex, y te juro que él no tiene nada que ver. Con su padre no tenía mucha relación; el menor, Maguila, era el preferido. Pero Alejandro decía que no le importaba, porque quería que su hermano se encaminase. Maguila no trabajaba, y desde que había regresado de su viaje se había vuelto vegetariano y decía que todos los que usaban tapado de piel eran asesinos. No sé. No entiendo qué pasó. Nunca vi nada raro. Nunca. ¿Si visité ese

sótano? Jamás. Y Alejandro casi nunca iba. No era un lugar transitable por la familia. Esa casa es totalmente independiente. Cada cuarto da a un patio español y no están comunicados. Perfectamente podía no haberse enterado de semejante horror. Me juego por él y por Silvia. Y si la mamá sabía algo y no lo dijo fue por su familia. Creeme, ellos no tienen nada que ver. El padre debe haberlos engañado. Y eso es lo peor de todo. Esa doble vida que llevó durante ¿cuántos años, decime? Es terrible. Alejandro debe estar destruido y ahora más que nunca va a tener el apoyo de todos sus amigos. Yo voy a estar con él dándole fuerzas. Tengo 21 años y este golpe fue terrible. Digo 'no lo puedo creer' porque esa es una forma de defenderme. Pero la realidad está ahí. Yo vi a la señora secuestrada. Sólo te puedo decir que si el padre andaba en algo fue un cinico o un buen actor: nunca vimos nada raro. Era un hombre de gustos simples, severo con sus hijos, que salía dos o tres veces por mes con su señora a comer afuera, que charlaba de cualquier cosa en la mesa, que no tenía problemas de dinero. No entiendo cómo pudo pasar esto".

Y son muchos los que no entienden. Los que se preguntan cómo puede haber estado una mujer 36 días en el sótano de una casa y que nadie de la familia se haya dado cuenta. Cómo puede un hombre extraño —según vieron muchos vecinos— haber entrado en el negocio, que hoy está cerrado (y que está a lado del de windsurf), para ir quizás hasta el sótano y que ningún miembro de la familia Puccio lo haya visto. Son muchos los que no entienden. Sobre todo los amigos de Alejandro, que cada vez que entraban al escritorio de Arquímedes Puccio, gigantesco y forrado de libros y papeles prolijamente ordenados, encontraban sobre el escritorio una leyenda que decía: "Haz el bien sin mirar a quién".

GABRIELA COCIFI

FOTOS: JULIO GIUSTOZZI

Eduardo Cortés Echenique, another witness, was equally surprised. “They made that lady use two buckets for a toilet and they had an air freshener but let me tell you, the smell down there was nauseating. It was all so sordid no story you ever hear, no matter how terrifying, is going to erase the impression I had when I went in there. It was a little room, four feet by eight feet, with a burlap sack over the roof and newspapers on the walls. Now, the Puccios had a rabbit and a dog as pets. And I bet not even the rabbit was living in such deplorable conditions...” Mr. Lutemberg, owner of the kiosko right across the street where Alejandro always bought snacks and chocolates for his girlfriend, was taken aback by the news. “Mr. Puccio had a strange habit of sweeping the sidewalk out front at any hour of the day or night. He’d come out with his broom every half hour or so, and when I closed up the kiosko, sometimes at two in the morning, he’d still be out there sweeping. Once he even crossed the street to sweep my side and he said, ‘We should all be good neighbours and help each other out, don’t you think? All of us have to work together to keep San Isidro beautiful.’ He even painted my lamppost, because he said it needed a layer of paint.” At the nearby YPF gas station, the family filled up the tanks of Arquímedes’s gray Ford Falcon, Alex’s F-100 pickup truck and the yellow Mitsubishi van with curtains that Arquímedes gave as a gift to Daniel. This van was the one supposedly used by Arquímedes and Daniel —along with a third accomplice, Guillermo Laborde— to kidnap Mrs. Bovini. An YPF employee, Luc Chielens, said that he and his co-workers had known the rugby players “for years and years” and added, “Puccio was somewhat of an obsessive. He always popped his head out of his office whenever there was any noise on the street. He was a strict guy, very formal. He liked to dress elegantly. He wore a tie. He wasn’t too social and in the neighbourhood, they called him ‘Cuckoo’ because he would always stick his head out the window or Bernardo, because he looked like El Zorro’s deaf buddy. But he was a family man, a neighbourhood man, who always talked about helping out others and his youngest daughter’s future. He always said, ‘The little one is my little girl. The others are all grown up and they’ll leave home, but I have to take care of my little Adriana.’ When we heard the news, we just couldn’t believe it.” Others who are having a hard time accepting the news are Alejandro’s teammates. They not only held a special mass at 7:30pm at the CASI club, but tear up when they say, “We vouch for Alejandro. He’s got nothing to do with this.” Luis Varela, his coach, added, “I’m going to support my friend unless a confession proves me wrong. He’s innocent and we’re behind him one hundred percent.” Guillermo Cacho Barone, his best friend, chimed in: “On Sunday, we were all speechless in the locker room —we just couldn’t believe it- . But we know it wasn’t Ale. So we went down to the prison to bring him some food, we bought a few things he might need and we gave him a club jersey that we all signed so he knows we’re with him to the end.” Fernando Benegas, the coach of the youth division at CASI, got glossy-eyed when he shared his theory: “Maybe they used Alejandro, who was so popular, such a good guy. His store was separate and he didn’t work with his father: maybe he didn’t know what was going on. I swear to you, he barely lived in that house. Last year, I spent forty days by his side when he had hepatitis and I was at that house and I know that for him, it was like ‘a boarding house.’ He only went there to sleep. His store was doing great and this must have hit him like a hammer, just like it did us.” Florencio Varela, José Beccar Varela, Jorge Alen, Daniel Sanés, and all his teammates from CASI agree: “It’s wasn’t Alex. He was tricked.” That’s also what Mónica, his girlfriend, says. At her house in Boulougne, with a strength difficult to imagine in a twenty-one-year-old girl who was in jail for two days before she was absolved of the kidnapping. “I’ve known the family for three years, since Alex and I started dating, and I swear to you, he had nothing to do with this. He never had much of a relationship with his father: the younger brother, Maguila, was his dad’s favorite. But Alejandro said that didn’t matter, because he wanted his brother to get ahead. Maguila didn’t have a job and since he had come back from his trip, he had become a vegetarian and he said that anyone who wore fur was a murderer. I don’t know. I don’t understand what happened. I never saw anything out of the ordinary. Ever. Did I ever go down into the basement? Never. And Alejandro almost never went, either. It wasn’t a place the family used. That house is divided into independent living spaces. Each room opens onto the patio, with no doors connecting them on the inside. It’s perfectly reasonable to think that Alejandro never knew. I’d vouch for him and Silvia. And if the mother knew and she didn’t say anything, it was to protect the family. Believe me, they had nothing to do with it. The father must have tricked them. And that’s the worst of it. That double life he was living for... how long? Who knows? It’s terrible. Alejandro must be destroyed and now more than ever he’s going to need his friends’ support. I’m going to be there for him too. I’m twenty-one and this was a tremendous blow. I mean, when I say ‘I can’t believe it,’ it’s a way of defending myself. But the facts are there. I saw the woman who was kidnapped. All I can say is that if the father was involved, he was either a cynic or a great actor. We never saw anything weird. He was a simple man who was very strict with his children; he’d go out to eat with his wife twice or three times a month; he’d chitchat at the table; they didn’t have any money issues. I don’t understand how this could have happened.” Many others are as bewildered by the news as Mónica. They wonder how a woman could have been held in the basement for thirty-six days without anyone from the family knowing. Or whether a stranger —spotted by many neighbours— could have come and gone from the storefront (now closed, next door to Hobby Wind). Could he have been going down into the basement without anyone from the Puccio family seeing him? Many, many people don’t understand. Especially Alejandro’s friends, who remember going into the study of Arquímedes Puccio, a spacious room filled with papers and books, and finding a little sign on the desk that read, “Do good things without expecting anything in return.”